

Benjamin Fondane

**Baudelaire
et l'expérience
du gouffre**

Présenté par Elias Preszow
et Georges Laurent

La fabrique
éditions

© La Fabrique éditions, 2021
www.lafabrique.fr
lafabrique@lafabrique.fr
Conception graphique :
Jérôme Saint-Loubert Bié
isbn : 978-2-35872-210-0

La Fabrique éditions
64, rue Rébeval
75019 Paris
lafabrique@lafabrique.fr
Diffusion : Les Belles Lettres

Table

Avant-propos, par Elias Preszow — 7

Introduction, par Georges Laurent — 13

Au lieu de préface — 19

Chapitres I à VIII [Polémique de l'auteur avec Valéry et Eliot. Assise de l'argumentaire qui sera développé par la suite.] — 25

Chapitres IX à XVIII [Singularité de Baudelaire : qu'est-ce qui fait de lui un poète unique ? Source de cette poésie qui dépasse l'esthétique ?] — 98

Chapitres XIX à XXII [L'auteur se fonde sur d'autres œuvres pour étayer son propos. Similarités avec Pascal et Dante.] — 193

Chapitres XXIII à XXIV [Vers un au-delà du plaisir esthétique.] — 234

Chapitres XXV à XXIX [Baudelaire et Kafka : même sentiment d'être des jouets expérimentaux pour la raison. Le phénomène de l'ennui.] — 256

Chapitres XXX à XXXIV [Où l'échec peut être la source de la réussite. L'esthétique d'Ulysse.] — 315

Bibliographie — 357

Index des noms — 359

Index des notions — 363



Avant-propos

C'est une rue paisible de Paris, entre la rue du Cardinal-Lemoine et la rue Monge. Vers midi, on entend les cris des enfants qui jouent dans la cour d'une école. Au numéro 14, la porte en bois de la Résidence Rollin, où une plaque fut apposée par « La mémoire des lieux » lors du 350^e anniversaire du *Discours de la méthode* :

[...]

Me tenant comme je suis, un pied dans un pays et
L'autre en un autre, je trouve ma condition très
heureuse, en ce qu'elle est libre.

(Lettre de Descartes à la princesse Élisabeth de Bohême,
Paris, 1648)

L'école élémentaire est au numéro 10. Sur le mur, cette inscription :

Liberté Égalité Fraternité
Ville de Paris

À côté de la porte métallique rouge, une autre plaque en pierre noire, gravée de lettres d'or, datant du 11 janvier 2003, commémore les enfants juifs assassinés :

À la mémoire des enfants
élèves de cette école,
déportés de 1942 à 1944
parce qu'ils étaient nés juifs,
victimes innocentes
de la barbarie nazie

Baudelaire et l'expérience du gouffre

avec la complicité active
du gouvernement de Vichy.
Ils furent exterminés
dans les camps de la mort.
Ne les oublions jamais.

La rue Rollin est calme, aucun commerce ne vient troubler l'alignement des façades blanches et grises qui se dressent le long de cette allée pavée. Derrière, il doit y avoir des fonds de cour avec des jardins. C'est un peu la campagne. L'on a longtemps cru que Blaise Pascal était décédé au numéro 4.

Devant le numéro 6, on entend moins les bruits des gamins. Une grande porte verte à deux battants d'un immeuble à trois étages. Les fenêtres sont protégées par des barreaux derrière lesquels se fauillent des plantes. Une plaque en comblanchien est apposée au-dessus d'une petite fenêtre à deux barreaux verticaux :

Benjamin Fondane
(Jassy, 1898 – Auschwitz, 1944)
poète et philosophe français, habita cette maison
du 15 avril 1932 au 7 mars 1944.

« souvenez-vous seulement que j'étais innocent,
que, tout comme vous, mortels de ce jour-là,
j'avais eu, moi aussi, un visage marqué
par la colère, par la pitié et la joie,
un visage d'homme tout simplement ! »

Ce sont les derniers vers de la « Préface en prose », datée de 1942. Deux fleurs jaunes sont nouées au clou inférieur droit de la plaque. Le graffiti d'un demi-visage est tracé au bic noir sur l'extrémité du mur du numéro 6, à quelques centimètres de la ligne de séparation avec le numéro 4.

Sur la petite place au bout de la rue donnant sur des escaliers qui descendent vers la rue Monge, quatre plaques indiquent :

5^e Arr^t.
Place Benjamin Fondane
1898-1944
Poète et philosophe
Déporté, assassiné à Auschwitz

En bas des escaliers, un jet d'eau sort de la bouche d'une sorte de Bacchus à grandes oreilles et aux yeux froncés :

Cette fontaine
est approvisionnée
par les eaux traitées
des sources du Loing et de la Voulzie.

La chanson de l'eau qui s'écoule sans discontinuer se mêle aux rumeurs de la ville comme un rappel discret du temps qui passe.

Benjamin Fondane : derrière ce nom, une énigme que le lecteur tente de déchiffrer, en y cherchant une trace ; un repère. Un témoignage, sans doute. Un passeur et un passage... De son nom véritable, Benjamin Wechsler, Fondane est un pseudonyme. Cette voix, venue de Roumanie, qui s'exprime en un français irréprochable, a des accents dramatiques. Elle exprime un sentiment de révolte mêlé de sombre prémonition qui rend cette écriture actuelle, dérangeante. Inclassable, elle nous échappe. Nous avons beau lire et relire ses poèmes, nous plonger dans ses essais : c'est à une extrême lucidité que nous faisons face. Son angoisse nous parle prophétiquement d'un temps révolu. Les figures de Baudelaire, de Rimbaud, de Kierkegaard, de Nietzsche et de Kafka sont récurrentes, comme autant de spectres de ce que fut peut-être la modernité : une rupture radicale. Mais rupture avec quoi, exactement ? C'est le mystère. Et comment la comprendre aujourd'hui ? Le monde a bien changé depuis, chacun en convient. Il suffit d'ouvrir un journal, ou la radio, la télé, ou son ordinateur. Nos écrans s'allument sur les nouvelles du désastre et de son spectacle ininterrompu. Qu'en aurait pensé Léon Chestov ?

Vivre dans une catégorie – penser dans une autre ; telle est la critique faite à la philosophie spéculative à laquelle on reconnaît la marque de la pensée existentielle authentique¹ !

Tout se passe comme si Fondane nous mettait en garde. La séparation de la vie et de la pensée ; la mécanisation de l'existence ; la rationalisation complète du réel : voilà certains dangers que

1. Benjamin Fondane, *Le Lundi existentiel et le Dimanche de l'histoire*, Éditions du Rocher, Jean-Paul Bertrand Éditeur, 1990, p. 40.

Baudelaire et l'expérience du gouffre

nous ne manquons pas de constater au quotidien. Ce qui frappe cependant n'est pas tant la justesse du diagnostic que la vigueur avec laquelle les symptômes de la schizophrénie ambiante¹ sont analysés. Il suffit de lire un de ses articles au hasard, ou le moindre de ses poèmes, pour sentir que soudain tout vacille et nous laisse désesparé devant ce tremblement. Alors, le lecteur devient une espèce de ventriloque qui, cherchant sa pensée dans les pages d'un passé contestataire, ne parvient plus à revenir au présent, ni à soi, autrement que déformé par la vision de ses chers fantômes. Dès lors, nous nous accrochons aux rayons des bibliothèques. *Qu'advient-il donc de la voix de l'existant qui crie qu'il lui est impossible de vivre si ses questions ne sont pas prises au sérieux, ce cri immense de la misère et de la souffrance humaines au long des âges, ce long gaspillage d'espoir et de désespoir dont nous cherchons en vain le moindre écho dans toute la philosophie*²? Il en va ainsi de nos amours; nous leur donnons tant de prix, nous finissons par tirer d'eux l'énergie nécessaire pour les aimer en retour... Au lieu de leur apporter notre propre feu pour les faire revivre parmi nous, nous les brûlons en un journalier combustible pour ne pas crever de froid. Leurs ombres se confondent avec les nôtres, nous avons du mal à distinguer le jour de la nuit. À ce jeu étrange d'identification par vécu interposé, il semble que Fondane excelle. Car de qui parle-t-il en évoquant Baudelaire, sinon de lui-même?

Cependant – et tout est là – il maintient cette distance respectueuse avec son sujet, suffisamment du moins pour laisser une place à un éventuel lecteur. Hypocrite certes, comme vous et moi. Seul, inconnu, le lecteur, avec son cri pour toute arme, s'avance à son tour dans l'arène. Fondane, poète tragique, prend la forme de sa détresse et, qui sait, l'exorcise partiellement. Perdre pied devant l'infini qui s'ouvre, ce labyrinthe de questions et d'impasses; les tentatives répétées de se frayer une issue et l'impossibilité d'en sortir; enfin, cette perpétuelle contradiction qui nous oblige à aller et venir avec, pour unique certitude, celle de tâtonner dans la pénombre. Mais n'est-ce pas la texture même de cette œuvre hardie que nous laisse en partage Fondane? Telle son esthétique d'Ulysse, comme un inlassable

1. « Nous désignons donc par le mot schizophrène un type humain qui a le dégoût et la haine de l'existence, qui la poursuit avec acharnement au nom d'une pensée évidée de tout contenu sensible, appelée Esprit – type intellectuel tellement répandu

à notre époque, qu'il semble qu'elle l'ait inventé. » Fondane, *Faux Traité d'esthétique*, Plasma, 1980, p. 29.

2. Benjamin Fondane, *Le Lundi existentiel et le Dimanche de l'histoire*, op. cit., p. 46.

Avant-propos

périple, un voyage sans fin : une *esthétique du risque poétique*¹. *Perdre / Mais perdre vraiment / Pour laisser place à la trouvaille*². Par-delà son assassinat dans la chambre à gaz, voici un témoignage, un écho de notre commune condition d'émigrant : tous plus ou moins menacés à brève échéance. Comment ne pas penser alors aux matelots oubliés dans une île, aux captifs, aux apatrides, aux vaincus, à bien d'autres encore ? N'est-ce pas là l'éternel sort d'un peuple de souris piégé par l'absurde dont la secrète métamorphose reste malgré tout celle d'éphémères survivants ? Amère liberté d'homme pris dans des sables mouvants... Ainsi, nous pouvons lire *L'expérience du gouffre* comme un monument de résistance. Et si nous nous interrogeons, c'est que cette résistance est pour chacun toujours à réinventer, à l'infini, comme la poésie. Comme un cimetière juif de Jassy, un lieu à parcourir en songe parmi les herbes et les pierres. Un Père-Lachaise intérieur où les morts d'hier dansent dans l'air que respirent aujourd'hui les passants et les passantes, en mémoire de demain.

Elias Preszow

1. La notion de l'esthétique d'Ulysse est longuement développée dans un des derniers chapitres de *Baudelaire et l'expérience du gouffre*, p. 335.

2. Guillaume Apollinaire, *Toujours*, dans *Calligrammes, Poèmes de la Paix et de la Guerre (1913-1916)*, Gallimard, 1925, p. 86.



Introduction

Pourquoi cette nouvelle édition ?

La raison principale en est l'accessibilité du texte. En effet, la dernière édition de *Baudelaire et l'expérience du gouffre*, préfacée par Patrice Beray, parue aux Éditions Complexe en 1994, est épuisée. Précédemment, il y eut deux éditions chez Seghers. L'une au lendemain de la guerre, en 1947, préfacée par Jean Cassou, l'autre en 1972, accompagnée d'une préface modifiée. Nous espérons qu'en rééditant cet ouvrage, ce texte essentiel suscitera de nouvelles lectures, de nouveaux travaux. Il s'agit d'en étudier par exemple la « postérité ». Certaines études démontrent que, même si cette œuvre fut longtemps occultée, de nombreux critiques y ont puisé et souvent sans faire référence à Fondane. Par ailleurs, vingt-six ans se sont écoulés depuis l'édition chez Complexe. Depuis l'intérêt pour Fondane ne fait que croître et nombreux sont les articles et les commentaires qui ont vu le jour, notamment sur le *Baudelaire*¹.

De Drancy, où il fut incarcéré, avant sa déportation pour Auschwitz, Fondane parvint à transmettre clandestinement à son épouse Geneviève Tissier ses souhaits concernant l'édition de ses œuvres encore en chantier. Il s'agit d'un document connu sous le nom de *Testament de Drancy*.

On y apprend que Fondane n'a pas eu le temps de revoir nombre de textes inachevés. Pendant cette période de guerre,

1. Voir les actes du colloque de Cosenza : *Une poétique du gouffre*, Sur « *Baudelaire et l'expérience du gouffre* » de Benjamin Fondane, dir. Monique Jutrin et Gisèle Vanhese, Rubbettino, 2003. Plusieurs

contributions extrêmement fouillées, dont celles d'Olivier Salazar-Ferrer, de Claire Gruson, de Dominique Guedj. À consulter également : *Cahiers Benjamin Fondane*, n° 15.

Baudelaire et l'expérience du gouffre

il travaillait sans relâche à plusieurs livres à la fois. *Baudelaire et l'expérience du gouffre* en fait partie. Avec une pointe d'humour, dans le préambule « Au lieu de préface », Fondane confie qu'il écrit ses livres « sans [se] soucier du style, de la propriété des termes, de la correction grammaticale [...] et de n'y porter remède que sur les *épreuves* d'imprimerie ». Or, suite à son arrestation, Fondane n'a pu relire le manuscrit de son *Baudelaire* ni en corriger les épreuves.

Nous n'avons pas été confrontés aux problèmes des premiers éditeurs : fallait-il ou non garder certains chapitres doublets, lisait-on correctement les modifications apportées par Fondane ? Certains de ces problèmes ne sont toujours pas résolus. On trouve ainsi dans l'édition critique roumaine, la plus aboutie à ce jour, des passages et des chapitres non retenus dans les éditions françaises. L'un des auteurs, Ion Pop, s'en explique longuement dans son article « Les défis d'une édition critique¹ ». Mais toutes les éditions relèvent les difficultés suivantes : lecture difficile du manuscrit, choix entre différentes versions, coquilles, roumanismes, répétitions, ajouts quelquefois illisibles de la main de Fondane. N'ayant pas accès au manuscrit, il ne restait, pour cette 4^e édition, qu'à corriger d'assez nombreuses coquilles, des fautes d'orthographe manifestes, à rétablir l'une ou l'autre tournure de syntaxe qui pouvait prêter à confusion ; en cas de doute, à comparer les éditions Seghers et Complexe, à ajouter quelques notes là où elles nous semblaient nécessaires. En effet, Fondane note souvent de mémoire des citations glanées au gré de ses lectures. Dans la plupart des cas, quand elles diffèrent de l'original, il ne nous a pas paru utile de les rectifier. On voit bien que ce qui importe, c'est de suivre l'argumentation. Certaines corrections pourraient réduire la densité et la fécondité qui émergent grâce à l'interprétation du texte initial par Fondane-lecteur.

En conclusion, on pourrait affirmer que tous ceux qui se sont attelés à l'édition de ce texte ont d'une manière ou d'une autre suivi ses injonctions : « Lecteur, fais comme moi, tâche de comprendre, débrouille-toi et prête-moi si possible les meilleures intentions que tu puisses concevoir. Sois généreux ! »

Les précédentes éditions n'offrent pas de sommaire. Le lecteur se trouve donc passablement désorienté, confronté à 34

1. *Cahiers Benjamin Fondane*, n° 15, pp. 19-26. Dans ce même numéro, sont reproduits certains passages du manuscrit supprimés par les éditeurs.

chapitres dépourvus de titre. Petit à petit l'on arrive à se frayer un chemin, guidé par une pensée qui s'élançe pour mieux revenir sur ses pas, progresse en va-et-vient successifs qui souvent se superposent et se croisent.

L'ajout d'un index des noms et d'un index thématique facilitera la recherche ponctuelle.

Baudelaire et Fondane jusqu'à la mort et au-delà

Baudelaire meurt en 1867, Fondane naît en 1898. Et pourtant : quelle rencontre, quelle complicité, quelle reconnaissance entre deux êtres disparus tous deux à l'âge de 46 ans. Fondane a côtoyé l'œuvre de Baudelaire, de l'adolescence au seuil de la mort. Il y trouva refuge et réconfort quand la question « que faire ? » ne fut entendue que par le néant, quand la botte de l'Histoire décida arbitrairement qu'il était l'heure. D'après des témoignages, on sait que Baudelaire lui fut un compagnon fidèle, car même à Auschwitz il disait ses poèmes.

Comprendre *Baudelaire et l'expérience du gouffre*, c'est reconnaître la présence de la poésie – son *oui* vital – dans les derniers instants.

Et quand la mort, la mort est venue¹

[...] Quand l'Espoir,
Vaincu, pleure, et l'Angoisse atroce, despotique,
Sur mon crâne incliné plante son drapeau noir².

Ô Mort, vieux capitaine, il est temps ! levons l'ancre !
[...]
Si le ciel et la mer sont noirs comme de l'encre,
Nos cœurs que tu connais sont remplis de rayons³ !

Dire ou penser la poésie au cœur d'une entreprise hautement rationnelle, qui se nommait Solution finale, dire la poésie dans ces conditions extrêmes, témoigne de cette irrésignation qui caractérise Fondane. Au-delà des apparences, des illusions, des faux-semblants, de l'esthétique de vers parfaits, des arguments d'un Valéry, d'un Eliot ; dire alors la poésie, c'est réaffirmer

1. Benjamin Fondane, *Le Mal des fantômes*, Verdier, 2006, p. 152.

2. Charles Baudelaire, LXXVIII, « Spleen »,

Les Fleurs du Mal, Garnier Frères, 1961, pp. 80-81.

3. « Le Voyage », *op. cit.*, p. 160.

Baudelaire et l'expérience du gouffre

dans les plus profondes ténèbres la foi d'un être humain, d'un existant, la foi en une réalité autre ; c'est affirmer l'intensité d'un éclat lointain immémorial. Se penchent alors, solidaires, les ombres de Dante, Pascal, Kierkegaard, Nietzsche et Kafka, pour faire face aux larmes : la poésie, l'ultime prière et le cri qu'on n'a plus la force de crier.

Bonne route lecteur.

Georges Laurent

Note de l'éditeur

Les circonstances n'ayant pas permis à l'auteur de revoir le texte avant sa publication, les éditions Seghers et Complexe comportaient beaucoup d'erreurs. De nombreuses coquilles ont été corrigées, la syntaxe a parfois été rétablie, certaines citations ont été rectifiées.

La plupart des notes sont de l'auteur, celles qui portent la mention « N.D.E. » ont été ajoutées par l'éditeur.



Au lieu de préface

Il est dans mes habitudes (chacun les siennes) d'écrire mes livres sans me soucier du style, de la propriété des termes, de la correction grammaticale et de différents autres inconvénients possibles, comme les amphibologies, etc., et de n'y porter remède que sur les *épreuves* d'imprimerie, quoi que l'éditeur en puisse penser (je n'ai pas eu jusqu'à présent à m'en plaindre). Mais, cette fois, il n'en sera pas ainsi. Je ne pourrai pas corriger les épreuves de ce livre. J'en suis d'avance malheureux, mais je n'y puis rien. Pour corriger les épreuves, il faut être là où le livre s'imprime, ou bien il faut une poste qui puisse transporter le manuscrit, un état de choses qui le permette, etc. Nous n'en sommes pas là.

Un problème plus grave que le précédent m'a longtemps obsédé : la préface. Car j'ai pour habitude aussi d'écrire des préfaces à mes livres. Je m'imagine toujours, je ne sais pourquoi, que le lecteur ne comprendra rien si je ne lui dis pas dans la préface ce que j'ai voulu dire dans le livre, et me persuade qu'en dix pages je lui ferai comprendre ce qu'il n'aura pas compris (par hypothèse) dans trois cents. Je m'imagine aussi que la préface est nécessaire pour réduire mes adversaires, concilier mes amis, briser les résistances certaines, annuler les malentendus possibles, et montrer une dernière fois que ce que j'ai dit n'amènera pas dans le monde les cataclysmes que des gens, bien ou mal intentionnés, prétendent déjà y voir. Ces précautions n'ont jamais servi à rien, si ce n'est à créer d'autres malentendus, susciter de nouveaux adversaires et provoquer de nouveaux cataclysmes. Mais cela ne m'a pas guéri de l'idée d'écrire des préfaces, pas plus que de celle d'écrire des livres. C'est ainsi, je n'y peux rien. Quand mon livre va chez l'imprimeur, j'éprouve tout à coup la sensation atroce que je n'y ai rien dit de ce que

Baudelaire et l'expérience du gouffre

j'avais à y mettre et qu'il faut faire quelque chose à temps pour prévenir le désastre.

Mais cette fois-ci, la chose ne sera pas possible. Le temps presse. Un bateau m'attend quelque part. (Pourquoi un bateau ? Ce serait trop long à dire.) Et un pays d'où je ne pourrai guère corriger les épreuves, écrire des préfaces, ni voir le bouquin paru, ni entendre les cris d'effroi qu'on aura poussés devant le cataclysme que j'aurai déchaîné, soit par mes idées, soit encore par les fautes d'orthographe, les incorrections grammaticales, les amphibologies, soit encore par le fait d'être né, que sais-je ?

La faute n'en est pas à moi. Ce n'est pas moi qui ai créé cette époque et ses misères, ses difficultés, ses désordres, sa trame enchevêtrée où je me perds et à laquelle je ne comprends pas grand-chose, peut-être parce que personne n'a écrit une préface explicative, justificative. Mais le fait est, Dieu – ou la Providence – ou l'Esprit de l'Histoire (j'ignore quel nom lui donner pour n'indisposer personne) n'a point jugé bon d'y joindre une préface, et me voilà devant les événements, aussi perdu, et étranger, et troublé, que j'imagine le lecteur devant mon livre. Pourtant, si je juge par analogie, le lecteur aurait eu grand besoin d'une explication, étant donné que, moi-même, j'aimerais bien que quelqu'un fût là qui s'expliquât, voire se justifiât, sinon de ses actes, du moins de ses intentions. Mais Dieu, ou la Providence, ou l'Esprit de l'Histoire, ayant peut-être aussi peu de temps libre que moi, n'a pas jugé bon de le faire. Il n'en espère pas moins, sans doute, que je finirai par comprendre ses desseins. Puisse un aussi illustre précédent me servir d'excuse et de modèle. Lecteur, fais comme moi, tâche de comprendre, débrouille-toi et prête-moi si possible les meilleures intentions que tu puisses concevoir. Sois généreux ! Nous parlerons une autre fois de ce livre et des raisons qui me l'ont fait écrire et publier par le temps qui court – si l'on peut appeler ça un temps. Nous en reparlerons si Dieu, bien entendu, (ou la Providence, ou l'Histoire), le veut bien. Je ferai comme lui pour le moment. Le bateau m'attend quelque part. Adieu, France ! J'écrirai la préface une autre fois.

Benjamin Fondane
Paris, 1942

*« L'Inspiration est entrée en moi comme une Muse
aux paroles dorées; elle s'en est échappée
comme une Pythie, en poussant des cris de douleur. »*
Gérard de Nerval

*« L'ivresse de l'art est plus propre que toute autre, à
jeter un voile sur les terreurs du gouffre. »*
Baudelaire



Baudelaire et l'expérience du gouffre

L'auteur n'ose guère espérer que ce livre plaise et encore moins qu'on le tienne pour une recherche sérieuse, profonde et désintéressée du vrai.

Néanmoins, il ose en appeler à la patience, à l'intérêt et à la bienveillance du lecteur présent et futur, en se couvrant de l'argument d'un grand penseur qui avait cependant négligé son raisonnement, le jour où il accusa son propre Maître de « prononcer des mots vides, et de faire des métaphores poétiques ». Puisse le lecteur ne pas tomber dans l'inadvertance de cet excellent auteur et n'en retenir que le sage conseil. Le voici :

« Il est juste de se montrer reconnaissant non seulement envers ceux dont on partage les doctrines, mais encore envers ceux qui ont proposé des explications superficielles : ils ont, eux aussi, apporté leur contribution et développé notre faculté de penser ».

Cette sage et pacifique pensée figure dans la Métaphysique d'Aristote, α. (11), 993. b. 13.



I

Avec chaque jour qui passe, le prestige de Baudelaire s'accroît.

Ce petit volume des *Fleurs du Mal*, qui ne compte pas trois cents pages, balance dans l'estime des lettrés les œuvres les plus illustres et les plus vastes. Il a été traduit dans la plupart des langues européennes... C'est un fait *sans exemple* dans l'histoire des Lettres Françaises. Je puis donc dire que s'il est parmi nos poètes *des plus grands et des plus puissamment doués* que Baudelaire, il n'en est pas de *plus important*. À quoi tient cette importance *singulière* ? Cette grande faveur posthume, cette fécondité spirituelle doivent dépendre *non seulement de sa valeur propre*, mais encore de circonstances *exceptionnelles*.

C'est en ces termes qu'un des plus remarquables et des plus denses esprits de notre temps commence son étude intitulée *Situation de Baudelaire*. J'imagine que plus d'un lecteur de Paul Valéry a dû être surpris et bouleversé par ces lignes aussi franches qu'étonnantes ; il était impossible d'exprimer en moins de mots plus de substance ni de manifester avec plus de ménagement le sentiment de *malaise* que notre jugement éprouve encore devant la personne et l'œuvre de l'auteur des *Fleurs du Mal*. Nous ne pouvons nous défendre de placer Baudelaire *au-dessus* de presque tous nos poètes ; et cependant, la critique se trouve toujours incapable de rendre raison, perplexe, de ce fait qui lui paraît *sans exemple*, de cette importance qui lui paraît *singulière*. Nous savons tous qu'il est, parmi nos poètes, de plus grands et de plus puissamment doués que Baudelaire ; nous savons qu'il y en a de plus parfaits ; si on nous demandait de désigner le plus *grand* poète du XIX^e siècle, nous serions forcés,

Baudelaire et l'expérience du gouffre

comme M. André Gide autrefois, de répondre : « Victor Hugo, hélas ! ». Et, si la question portait sur le plus parfait, peut-être se trouverait-il quelqu'un d'assez franc pour répondre : « Mallarmé, hélas ! ». Et pourtant, nous sommes tous d'accord qu'il n'en est pas de *plus important* que Baudelaire. Tout comme Valéry, nous ne comprenons pas ce qui justifie la grande « faveur posthume » ni la « fécondité spirituelle » qui lui ont échoué et cherchons une explication hors du fait « valeur propre », à ce prodigieux événement ; c'est ce que Valéry appelle « circonstances exceptionnelles ». Mais chercher dans des circonstances, aussi exceptionnelles qu'elles soient, la raison qui justifie une réussite artistique hors pair, quelque habileté qu'on mette à dissimuler son malaise, ce n'en est pas moins une entreprise étrange et désespérée. Valéry l'a tentée néanmoins ; c'est le privilège des fortes intelligences de déceler l'existence d'un problème et d'oser le poser là même où, auparavant, on n'avait rien vu. Que le succès des *Fleurs du Mal* soit un « problème », nous sommes donc reconnaissants à Valéry de nous l'avoir révélé ; l'étonnement qu'il nous procure s'augmente du fait de son propre étonnement devant cette œuvre qui a l'air de *s'imposer* à lui comme ayant pour soi la force plutôt que le droit.

Disons tout de suite que Valéry n'est pas de ces esprits qui pensent que le problème a du bon, ni que l'on doive tenir pour un progrès la découverte que le silence des espaces infinis nous effraie. Il ne veut pas accroître nos difficultés et nos peines. Bien au contraire, ce qu'il veut, c'est nous tirer de ces états de perplexité et de malaise, et s'il suscite un problème, c'est pour nous en offrir la solution, solution destinée à apaiser une fois pour toutes nos recherches, en mettant fin au problème lui-même. Mais pour qu'on pût se déclarer satisfait d'une solution acculée à proclamer une valeur plus importante que la « valeur propre » – talent ou génie – sans heurter en nous de légitimes résistances, il fallait bien que nous tinssions la solution proposée en une estime très particulière, assez forte pour emporter, sans discussion ni résidu, notre conviction totale et profondément enracinée dans l'esprit du temps pour ne pas soulever d'objections dirimantes. Avec une parfaite intuition, Valéry a senti que l'homme éprouve toujours une attraction irrésistible pour tout ce qui est susceptible d'accroître les pouvoirs et l'autonomie de l'intelligence, de même qu'il éprouve une espèce de méfiance latente pour toute tendance de l'esprit à faire fond sur les forces obscures dont nous sommes le siège, ces forces fussent-elles celles qui nourrissent le talent ou le génie. Dire donc, avec Valéry, que la première « circonstance exceptionnelle » qui a

déterminé « l'importance » de Baudelaire est « une intelligence critique associée à la vertu de poésie », c'était emporter du coup notre adhésion. Nul n'a le temps de songer qu'en proclamant l'*association* entre l'intelligence critique et la vertu de poésie une « circonstance exceptionnelle », Valéry *dissocie* plutôt qu'il n'associe ces vertus ; car, enfin, la « valeur propre » ne saurait être liée à la contingence des circonstances, et encore moins si elles sont exceptionnelles. L'essence de la poésie se définit donc comme extérieure à – et indépendante de – l'intelligence critique ; et pourtant, c'est de quelque chose d'autre qu'elle-même et d'étranger à son essence que la poésie est susceptible de recevoir un prestige qui la rend infiniment importante à nos yeux. La circonstance exceptionnelle se situe, dans l'ordre des valeurs, plus haut que la « valeur propre ». Il commettrait, certes, une hérésie celui qui, se croyant libre désormais de définir l'art par ses « circonstances exceptionnelles », s'aviserait de nous dire que l'importance de Baudelaire serait due, par exemple, à son sadisme ou à sa nécrophilie ; l'hérésie paraît moindre si, à l'instar de Paul Valéry, on réduit l'art à « un trésor de figures, de combinaisons et d'opérations coordonnées » ; car, ici, la circonstance exceptionnelle est liée à un jugement de valeur. Jugement de valeur spontané, réflexe, qui nous fait oublier qu'il est, lui aussi, étranger aux critères de l'art et donne une entorse à la « valeur propre » qui les engendre.

C'est de cet oubli que l'évidence emprunte son éclat ; elle doit se méfier de toute nouveauté, feindre le lieu commun, paraître banale ; et, en effet, la solution de Valéry n'est pas nouvelle. Sainte-Beuve et Théophile Gautier nous y avaient préparés ; André Gide a développé ce thème avec une grande audace, mettant l'esprit critique de Baudelaire plus haut que sa vertu poétique. Et nous voilà devant un curieux fait d'histoire ; la *solution* existait avant que le problème ne se fût posé, elle *préexistait*, et depuis longtemps, à la *question* qui eût dû la provoquer. Devons-nous, devant cette unanimité des meilleurs esprits, nous incliner et conclure à l'évidence du fait ou bien, au contraire, ne voir en cette unanimité établie avant que le problème n'eût été sciemment posé, que le produit d'un mouvement immédiat, et presque réflexe, de légitime défense en quelque sorte, devant un fait que l'on craignait susceptible d'une interprétation indélicate, voire même dangereuse ?

Il se pourrait que cet argument parût un peu subtil ; mais que le lecteur veuille bien se souvenir qu'à son apparition, le volume des *Fleurs du Mal* avait éveillé dans les esprits plus d'une suspicion, plus d'une répugnance et d'une colère. Ce livre semblait

Baudelaire et l'expérience du gouffre

porteur d'une matière explosive et d'une vision de l'humain telles que le talent de son auteur, dont on ne s'aperçut qu'en dernier lieu, joua un rôle presque insignifiant dans la renommée qu'il acquit tout de suite, renommée – faut-il le dire ? – un peu scabreuse. Ce fut à un mouvement naturel qu'obéirent les partisans du poète et les « connaisseurs », lorsqu'écartant de propos délibéré les matières litigieuses, ils résolurent, par un accord tacite, de ne souligner dans l'œuvre incriminée que sa seule valeur *artistique*. Cette valeur était réelle, sans doute, et ne fut pas de peu de poids dans la transformation progressive de l'hostilité violente (« un fou », disait Mérimée) en une faveur grandissante.

Mais Valéry nous l'a dit, et Gide en son temps (« Victor Hugo, hélas ! »), qu'il existait en France des poètes plus grands et plus puissamment doués que Baudelaire, à qui cette faveur, et dans de telles proportions, n'était jamais allée. L'idée se fit bientôt jour que la renommée de Baudelaire ne pouvait être justifiée par la seule présence de son « talent » ; *autre chose* y avait ajouté comme une dimension complémentaire, active et opérante. Mais la découverte de cet « autre chose » risquait de nous ramener aux problèmes soulevés par le procès qui s'était achevé par la condamnation des *Fleurs du Mal* ; ces problèmes se trouvaient être des problèmes *pénibles*, même pour ceux qui, courageux, avaient mis en avant l'idée qu'une œuvre d'art n'était justiciable que du seul critère de l'art.

D'autres courants d'idées, les uns particuliers à l'époque, les autres de caractère plus universel, militaient solidairement contre une interprétation qui semblait devoir ruiner à la fois nos idées les mieux établies et la bonne réputation de l'auteur. L'auteur lui-même, en butte aux mêmes répugnances, venues aussi bien de l'extérieur que du plus intime de son être, avait proposé une interprétation plus plaisante, plus savante, et, au demeurant, fort plausible, de l'intérêt que son œuvre avait suscité. N'était-il pas urgent d'y recourir ?

À tous ces « motifs » qui plaidaient en faveur d'une explication de l'« importance » de Baudelaire par la présence en lui « d'une puissante intelligence critique associée à la vertu de poésie », moins que toute autre l'intelligence de Valéry était susceptible de demeurer fermée. Type parfait et orgueilleux de notre culture, Valéry se distingue parmi ses contemporains par une prise de conscience claire de ce qui chez eux n'est qu'à l'état de pure *tendance*. Il fait partie de cette famille d'esprits pour qui toute spontanéité est désordre, toute liberté caprice, toute nature un acte de provocation à l'égard de l'esprit. Sans

doute, se fait-il une joie d'éprouver la capacité de destruction de l'intelligence. Il ne reconnaît à l'esprit aucune prise sur le vrai ; mais le sceptique apparent nous dissimule mal le dogmatique têtue. Ce qu'il aime dans l'esprit, c'est son pouvoir d'ordonner, de jeter sur tout néant une « technique », son pouvoir d'opposer un refus à tout ce qui exigerait de lui subordination, passivité, humilité. Mathématicien, il s'irrite qu'il puisse y avoir des courbes sans tangentes possibles et des fonctions sans dérivées ; physicien, la seule postulation d'une *loi* du discontinu le froisse ; métaphysicien, il éprouve une inexplicable horreur devant les « espaces infinis » de Pascal et n'hésite pas à nous dire que là où Pascal ne voyait qu'un gouffre, Descartes n'eût songé qu'à la possibilité de le faire chevaucher par un pont. Ce qu'il veut, lui, c'est relier l'univers par un système de ponts, non pas tant, peut-être, pour le plaisir de marcher sur ces ponts, peu variés et d'une solidité problématique, que pour la satisfaction d'avoir une fois de plus défié le gouffre. Ce n'est pas qu'il lui soit aisé de renoncer à Pascal. Plus que quiconque, Valéry est sensible au charme de la pensée, à l'énergie du style ; et, s'il avait été possible de « sauver » Pascal par une interprétation habile, quoique spécieuse (mais un pont est un pont), il n'eût point balancé. Mais ce qui n'était pas – ou plus – possible pour Pascal, ne l'était-il pas encore pour Baudelaire ? Pouvait-on, devait-on, laisser à l'Ennemi la possession d'une telle puissance de rayonnement et donner à la poésie l'exemple permanent et nuisible d'une réussite exceptionnelle, obtenue par une transgression inadmissible de ce qu'elle doit tenir pour son essence ? Pouvait-on, devait-on laisser croire que Baudelaire n'était pas qu'un ouvrier parfait, mais, comme l'avait dit Rimbaud, « un voyant, le roi des poètes, un vrai Dieu » ?

Bien qu'ayant écrit, très hardiment :

[...] les poètes français ne sont généralement que peu connus et peu goûtés à l'étranger ; on nous accorde plus aisément l'avantage de la prose ; mais la puissance poétique nous est chichement et difficilement concédée,

pas un instant Valéry ne consent à envisager cet état de fait comme fondé ou même comme plausible. Ce qu'il cherche, c'en est uniquement l'explication justifiée ; et il la trouve :

L'ordre et l'espèce de rigueur qui règnent dans notre langue depuis le XVII^e siècle... notre goût de la simplification et de la clarté immédiate, notre crainte de l'exagération et du

Baudelaire et l'expérience du gouffre

ridicule, une sorte de pudeur dans l'expression et la tendance abstraite de notre esprit, nous ont fait une poésie assez différente de celle des autres nations... qui n'ont pas, de notre langue, une connaissance intime et originelle.

Ce sont là, au jugement de Valéry – et nul, du moins en France, ne songera à en contester le bien-fondé – les vertus françaises par excellence, vertus qui doivent justement à leur excellence d'être refusées sur les marchés étrangers, ces mêmes marchés qui, tout à coup, se sont ouverts à Baudelaire et lui ont fait un accueil « sans exemple dans l'histoire des Lettres Françaises ». Faut-il conclure, pour expliquer cet accueil « sans exemple, » que Baudelaire fit montre de toutes autres vertus que celles énumérées plus haut, balançant dans l'estime de ces nations des œuvres plus grandes et plus puissantes que la sienne ? Il le semble ; mais ne nous pressons pas. D'après Valéry, la première vertu de Baudelaire est celle-ci : « Le désir, en un mot, d'une substance plus solide et d'une forme plus savante et plus pure », désir qu'il nous faut attribuer à l'intelligence critique qu'il définit comme suit : « Classique est un écrivain qui porte un critique en soi-même ».

Mais les vertus de Baudelaire fussent-elles ramenées à celles du xvii^e siècle qui « nous ont fait une poésie assez différente de celles des autres nations... qui n'ont pas de notre langue une connaissance intime et originelle » et qui ont amené ces mêmes nations à nous concéder chichement et difficilement la puissance poétique, le problème de l'importance de Baudelaire et de l'accueil sans exemple que lui a fait l'étranger demeure intact et insoluble. Et notre perplexité augmente à voir Valéry évoquer, à titre de seconde circonstance exceptionnelle qui justifierait ce succès sans précédent auprès de l'étranger, la rencontre de Poe dont l'influence sur Baudelaire, dit-il, s'est exercée précisément dans le sens des vertus françaises ; à preuve que la gloire de Poe, incontestable chez nous, a été pourtant plus d'une fois contestée dans son pays et dans les pays de langue anglaise. Mais nous avons de la peine à suivre ce raisonnement. Avons-nous le droit de suspecter ces pays de n'avoir pas de la langue de Poe, la leur, une connaissance « intime et originelle » ? Du moment que les étrangers n'aiment pas *chez nous* ce qu'ils n'aiment pas *chez eux*, n'était-il pas plus simple d'admettre, puisqu'ils aiment Baudelaire, que celui-ci (à moins de le tenir pour le plus puissant et le plus doué de nos poètes) possédait d'autres attraits et d'autres vertus que les vertus spécifiquement françaises (même s'il excellait *aussi* dans celles-ci ?) Ne fallait-il pas admettre,

tout au moins, que les vertus françaises ne constituent ni le plus important, ni le plus significatif de son message ?

Je dis qu'il eût été « plus simple ». Mais, si un esprit tel que celui de Valéry, pénétré comme nul autre du souci de la rigueur et de la cohérence, renonce tout à coup à ses propres dons et en fait fi sans hésiter, il serait naïf d'en prendre avantage, ou même de crier à l'inadvertance. Plus je considère ce raisonnement défaillant, mais de si belle apparence et conduit comme de main de maître à son éclatant échec, et moins je puis me résoudre à trouver cela naturel. Je me demande « pourquoi » il a passé à côté d'une solution tellement « simple ». Si un esprit si merveilleusement *présent* a pu manquer de résoudre un problème si correctement posé, je ne puis m'empêcher de penser que cet esprit était commandé par des raisons majeures, ou qu'il croyait majeures ; je soupçonne que cela était voulu, que ce dont on se méfiait, c'était justement de la solution correcte. N'y aurait-il pas, après tout, un préjugé de la solution correcte ? Aussi vierge et respectable que soit le syllogisme, il est des cas, peut-être, où quelque dieu, esprit ou devoir a la préséance sur lui et ne peut sanctifier son propre autel que par le sacrifice de cette Iphigénie. Ce n'est pas sans répugnance, probablement, que Valéry a dû consentir à cette immolation. Quoi qu'il en soit, il ne fait pas de doute que Valéry a eu hâte de se débarrasser de son problème, de le noyer, afin de lui imposer au plus vite sa solution. Non pas qu'il la crût vraie dans le cas particulier de Baudelaire, mais vraie *en soi* et, par là, commandant le particulier et le contingent. S'il avance sa solution, ce n'est que pour en empêcher une autre de surgir. S'il y a fraude, c'est *pia fraus*¹.

Mais le *motif*, direz-vous, qui justifierait ?... Il existe. Je me refuse à croire qu'il le faut sous-estimer, admettre, par exemple, à la légère qu'il se ramène au fait que Baudelaire s'était écarté de la tradition poétique française. Non, ce que Valéry craint par-dessus tout, c'est de voir Baudelaire porter la main sur un « tabou » de beaucoup plus important et dont la transgression paraît à Valéry autrement redoutable. On le dirait en présence d'un danger et aussi d'une espèce de souillure, d'impureté, qui ne tient, certes, pas uniquement à un manquement, peu patriotique mais non criminel, aux traditions de son pays. Car Valéry n'ignore pas qu'une tradition, produit historique peut-être naturel, peut-être seulement artificiel, est tout ce qu'on voudra sauf,

1. *Pia fraus*, mensonge officieux
[N.D.E.].

Baudelaire et l'expérience du gouffre

bien entendu, *une loi de l'esprit*. Il n'ignore pas, en outre, que peu d'années avant que Malherbe ne vînt, le français était si peu encore *de par sa nature* incliné à épouser l'esprit d'ordre et de rigueur, qu'un Joachim du Bellay pouvait écrire dans sa langue naïve : « Celui sera véritablement le poète que je cherche, qui me fera indigner, apaiser, esjouir, douloir, aymer, haïr, admirer, estonner ! »

Certes, ce n'est pas cette tendance-là que Valéry eût défendue si, ayant triomphé, elle eût joui du titre et des avantages de la tradition. Toute « tradition » qu'elle eût été, il lui aurait fallu compter Valéry parmi ses adversaires les plus résolus et les plus redoutables. Mais là est, d'après nous, la clé de l'énigme : ce n'est pas tant le défaut *formel* de pensée abstraite, de pudeur ou de rigueur que Valéry lui aurait reproché, mais bien *la tendance de l'esprit que le consentement à ce défaut implique*. C'est à cette tendance-là que Valéry répugne au premier chef et pour des considérants qui ont peu à voir avec le salut ou la perdition de la poésie ; car ce n'est pas là, d'après lui, *le plus important*.